

***Les Femmes illustres* : une fenêtre ouverte sur le XVII^e siècle**

Lire les *Femmes Illustres* signifie ouvrir une fenêtre sur le XVII^e siècle, sa société, sa culture, ses mœurs, ses contradictions. Mais cette lecture ouvre aussi des perspectives nouvelles sur un auteur (Georges de Scudéry) ou deux auteurs (Georges et sa sœur Madeleine) – nous ne voulons pas entrer dans cette question si délicate à laquelle les critiques encore aujourd’hui n’ont pas donné de réponse définitive – en fournissant de nouveaux éléments qui nous permettent de mieux comprendre l’évolution de leur production littéraire. Nos harangues sont en effet une œuvre à mi chemin entre *l’Ibrahim* (roman de Georges publié en 1641) et *Le Grand Cyrus* (roman de Madeleine publié entre 1651 et 1655). En effet si le premier est un roman encore lié d’une manière évidente à la production historique et héroïque de la première partie du Grand Siècle, *Le Grand Cyrus* est une œuvre projetée vers la seconde moitié : c’est ici que les thématiques chères à la préciosité, telles que l’amour et la psychologie des personnages, occupent de plus en plus le devant de la scène frayant le chemin au développement du roman classique. Nos harangues sont donc publiées dans cet intervalle de temps (le

premier volume en 1642, le deuxième en 1644) et, comme la critique l’a déjà mis en évidence, elles sont sans aucun doute le fruit d’une collaboration entre les deux frères.

Ce que nous voulons proposer à travers notre étude c’est une lecture sociologique de l’œuvre, et du deuxième volume en particulier, qu’on peut saisir à travers et grâce à l’analyse du lexique employé : la mise en évidence des mots les plus récurrents et l’enregistrement de leurs occurrences nous a permis de voir, dans les vingt harangues et derrière les références historiques, mythologiques et littéraires qu’elles sous-entendent, une synthèse de la culture et des mœurs des années 1640, véritable tournant du XVII^e siècle. En effet, comme déjà les bergers de d’Urfé, nos femmes illustres parlent, se comportent, font référence à un monde et à un savoir qui ne sont pas ceux dans lesquels l’Histoire devrait les situer. Ce sont au contraire les valeurs de la noblesse à laquelle les Scudéry appartenaient, de la société des salons que les deux frères fréquentaient, les valeurs de la littérature qu’ils lisaient et qu’ils écrivaient qui se dessinent comme une gigantesque fresque derrière les figures historiques et mythologiques que ces femmes incarnent. Nous chercherons donc à lire cette grande toile en proposant des itinéraires de lecture qui sont autant de lignes de force de la culture et de la mentalité du Grand Siècle. Tout cela nous permettra de mettre en évidence également la fonction de pivot que *Les Femmes illustres* jouent à l’intérieur de l’histoire culturelle et des mentalités du XVII^e siècle, car elles mettent en scène ce moment historique décisif, à savoir le passage de l’époque héroïque et seigneuriale, à la mondanité, à la galanterie, à l’honnêteté de la seconde moitié du siècle.

1. Les idéaux héroïques

Portons notre attention sur le titre et le sous-titre de l'ouvrage : *Les Femmes illustres, ou les harangues héroïques* (c'est nous qui soulignons). Les adjectifs ne sont pas choisis au hasard et ils sont donc loin de toute innocence. S'il est vrai, comme Rosa Galli Pellegrini¹ l'a souligné, que le choix du genre était une simple imitation de l'œuvre de Manzini que Scudéry avait traduite², il est d'autant plus vrai encore que la matière des *Femmes illustres* répondrait à un goût très répandu à l'époque et que l'auteur connaît très bien³. Ce sont les années des triomphes du théâtre de Corneille (1640 : *Horace* et *Cinna*, 1642 : *Polyeucte*, 1644 : *Rodogune*), de l'exaltation de ces âmes fortes et puissantes, ennemies de la médiocrité et aspirant à la plus complète réalisation d'elles-mêmes.

Dans les pages qui suivent nous chercherons à reconstruire, à travers le lexique des Scudéry, la figure du héros et de l'héroïne au XVII^e siècle, ses caractéristiques et ses contradictions.

1.1. Héros et héroïnes illustres

« La première moitié du XVII^e siècle européen est marquée par un effort exceptionnel des hommes pour s'approprier leurs conditionnements. [...] En France, l'affirmation du sujet est renforcée par le fait que la période 1624-1640 est animée par un intense élan pour (et contre) la construction d'un ordre vigoureux en tous domaines : politique, religieux, moral, philosophique, scientifique et même littéraire (les règles) et comportemental (la discipline de l'honnêteté).⁴ »

Les conséquences d'un pareil climat se manifestent donc à tous les niveaux, et même l'élaboration des modèles sociaux à proposer et à

imiter n'échappe pas à cette contrainte. En ce qui est des archétypes masculins, le héros cornélien, souvent épris d' "égotisme", s'imposait à l'époque : une âme fière et noble, consacrée au culte de l'honneur et de sa propre gloire, une personnalité forte et capable de maîtriser ses sentiments et ses passions en les analysant toujours à la lumière de la raison et d'une volonté libre et souveraine. La définition qu'on trouve dans le *Dictionnaire* de Richelet (1680) rend hommage à cette figure qui socialement, mais politiquement aussi, avait déterminé le climat de la première moitié du siècle : le héros est un « homme d'une rare valeur, ou d'un rare mérite. [Un] homme qui mérite d'être proposé en exemple⁵ ».

Mais plus que partout ailleurs ce dictionnaire témoigne aussi du fait qu'au cours du XVII^e siècle cette qualité s'était ouverte pleinement au sexe féminin : « L'héroïne est une Dame qui a du courage, de la fermeté et du mérite au delà de toutes celles de son sexe⁶ ». Beaucoup de réflexions ont été faites autour de l'image du héros au XVII^e siècle, tandis que la critique s'est beaucoup moins intéressée à ce modèle d'héroïsme féminin⁷ que les Scudéry, parmi d'autres auteurs de l'époque⁸, proposent à l'attention de leur public. En effet, un changement de tendance se produit autour des années 1640, moment où l'on remet en question « la répartition traditionnelle des qualités entre les sexes »⁹ en faveur d'une plus grande attention et considération pour les femmes. Dans ce climat les représentations de l'héroïsme féminin se caractérisent par une constante oscillation entre la virilisation de la femme et l'exaltation des vertus traditionnellement féminines et selon Barbara Selmeçli il n'y aurait pas de rapport d'équivalence entre l'héroïsme masculin et féminin : « Le rapport de

l'héroïne au héros est en effet marqué du sceau de l'inaboutissement. Tandis que l'itinéraire du héros constitue une « totalité signifiante », scandée par des oracles divins, la réalisation d'exploits guerriers, la libération de groupes captifs, la reconnaissance publique et l'accomplissement d'une passion, ces différents éléments ne sont jamais totalement présents dans le parcours de l'héroïne.¹⁰ » Il y aurait donc à l'intérieur de la caractérisation de l'héroïsme féminin une certaine ambiguïté qui imprègne également la tradition des recueils des femmes illustres, où l'on prétend exalter en même temps les vertus et les exploits féminins.

Sans aucun doute, derrière le modèle d'héroïsme féminin que les Scudéry proposent se cache une tentative explicite de « refaire l'histoire en la féminisant¹¹ » : en effet, le « procès de transformation » que les *femmes illustres* des Scudéry subissent par rapport aux modèles que l'histoire et la tradition nous ont transmis¹² est toujours dans le sens de la mise en valeur du sexe féminin, dans le sens donc de « la gloire du sexe ». Tout en conservant leur féminité, leur capacité déchirante d'aimer malgré tout et tous, leur culte de la vertu et de l'honneur, ces héroïnes sont donc traitées et caractérisées de la même manière que leurs correspondants masculins : ce sont des femmes *généreuses*, prêtes à tout sacrifier pour leur *gloire* et leur *honneur*, mais aussi et surtout pour la *gloire* et l'*honneur* du héros qu'elles aiment.

1.2. La générosité

Parmi les termes que nous avons choisis pour notre analyse, *généreux* – *généreuse* – *générosité* sont ceux que les deux Scudéry emploient avec le plus de fréquence: en effet, seulement la cinquième harangue, la huitième et la seizième n'en présentent aucune

occurrence. Beaucoup d'âmes *généreuses*, héros et héroïnes, peuplent l'univers de nos harangues : Polixène (har.1), Hector (har. 1, 11, 12), Roger (har. 2 et 3), Bradamante (har. 3), Léon (har. 3), Protésilas (har.4), Tancrède (har. 6 et 7), Arsète (har.7), Clorinde (har. 7), Penthésilée (har. 9), Médor (har. 10), Astyanax (har.11), Didon (har. 13), Sychée (har.13), Théagène (har.14), Alceste (har.15), Admète (har.15), Enone (har.17), Pâris (har.17), Zerbin (har.18), Sophronie (har.19), Olinde (har.19), Renaud (har.20) – tandis que deux personnages sont caractérisés par le manque ou le peu de *générosité* : Achille (har. 12) et Ulysse (har.11).

La *générosité* est donc une caractéristique masculine, mais féminine aussi, car, au XVII^e siècle, elle appartient à l'âme et au cœur de l'être humain et elle est étroitement liée à d'autres valeurs extrêmement importantes pour l'époque, telles que l'honneur, la vaillance, le courage, la grandeur d'âme. Pour cette raison elle est un des principaux mobiles de l'amour : les héros et héroïnes scudériens avouent au monde entier que la *générosité* de l'être qu'ils aiment est le responsable principal de l'amour et de l'amitié que leur cœur nourrit pour eux ou pour elles. Les exemples pourraient se multiplier à l'infini. Nous en choisissons seulement quelques-uns.

Septième harangue : Erminie parle à Arsète de son amour pour Tancrède :

« Je l'ai regardé quelquefois comme un usurpateur, je l'ai considéré comme un ennemi qui m'avait ôté la couronne d'Antioche et, ce qui est plus fâcheux, qui avait troublé le repos de toute ma vie par une passion que la *générosité* avait fait naître en mon âme et que je ne pouvais vaincre. »¹³ (c'est nous qui soulignons).

Ou encore deux cartouches : celle dédiée à Enone (Dix-septième harangue, *Enone à ses compagnes*)



« O généreuse personne,
Que chacun doit admirer !
Plaindre qui la fit pleurer,
Et pleurer qui l'abandonne ! »
(c'est nous qui soulignons)

et celle dédiée à Sophronie (Dix-neuvième Harangue, *Sophronie à Olinde*)



« Par toi mon âme est charmée,
Esprit généreux et fort,
Qui ne peux craindre la mort,
Que pour la personne aimée. »

On s'aperçoit très bien que le terme était encore assez loin du sens qu'il a acquis dans l'usage

moderne. Mais qu'était alors au XVII^e siècle cette valeur capable de transformer un homme en un héros, une femme en une héroïne, de les rendre dignes de l'amour d'un autre être qui partageait avec eux cette qualité?

Jean Rohou¹⁴ a très bien éclairci l'évolution que cette famille de mots subit à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle. A cette époque le *généreux* était le plus souvent présenté comme l'héritier du *magnanime* de la tradition gréco-latine et scolastique : c'était donc l'âme haute, consciente de sa valeur et soucieuse de son honneur. Mais la *générosité* présentait une raison d'être qui la différenciait de la magnanimité : le principe de la supériorité génétique et héréditaire du gentilhomme. La perspective était donc radicalement différente : si la magnanimité était une vertu exclusivement morale, la générosité manifestait un enracinement physiologique où la fonction idéologique de classe devenait d'une importance capitale. C'était une vertu innée, un héritage naturel, une valeur capable à elle seule de définir les caractères de celui qu'elle animait. Sentant sa prédominance menacée par le renforcement de la monarchie et par l'ascension de la bourgeoisie, les nobles trouvèrent dans la générosité l'élément qui les distinguait des anoblis. Elle était donc « une garantie de supériorité inaliénable et inaccessible : un gentilhomme ne peut la perdre, ni un roturier l'acquérir en aucune façon. ¹⁵»

Au début du XVII^e siècle la *générosité* était encore la vertu qui englobait toutes les qualités distinctives de l'aristocratie : de la vigueur physique et morale, au courage, en passant par la grandeur d'âme soucieuse de gloire et le désir d'honneur.

Toutefois quelque chose va changer au cours de la première moitié du XVII^e siècle, surtout grâce à la littérature religieuse et aux moralistes. En réduisant sa dimension physiologique, en conciliant l'ancienne vigueur et la nouvelle civilité qui trouve dans l'idéal de *l'honnête homme* son expression la plus complète, ces auteurs promeuvent une nouvelle vision de la *générosité* qui va la faire évoluer vers son sens altruiste plus moderne. Descartes interviendra lui aussi à l'intérieur de ce débat : pour lui la générosité est la vertu volontaire par excellence et elle implique la pleine maîtrise des volontés. Vers 1650, la *générosité* n'est que la noblesse de l'âme et le *généreux* est celui qui possède la raison en un souverain degré et qui a le contrôle de ses passions.

Nos femmes (et hommes) illustres, exactement comme d'autres personnages des œuvres des Scudéry, sont de très clairs exemples de ce tournant décisif dans les mœurs et dans la culture de l'époque : ils témoignent donc du passage de l'ère seigneuriale et héroïque à une période plus libérale, tolérante et *honnête*.

A l'appui de ce que nous venons d'affirmer nous pouvons citer Furetière pour qui *généreux/généreuse* signifie, entre autres, brave, vaillant, courageux et libéral. Les figures historiques dont il se sert (Auguste qui pardonna ses ennemis, Alexandre, prince généreux qui affrontait hardiment les plus grands périls, Mécène, grand seigneur qui faisait des biens aux gens de lettres) témoignent de cette signification¹⁶. Mais pour l'auteur du *Dictionnaire universel* la *générosité* est avant tout la qualité qui décrit une personne « qui a l'âme grande et noble, et qui préfère l'honneur à tout autre intérêt.¹⁷ » (c'est nous qui soulignons).

1.3 L'honneur et la gloire

« La gloire du sexe » : voilà la citation sur le frontispice du deuxième volume des *Femmes illustres*, qui s'ouvre justement par une intéressante gravure illustrant le triomphe, reconnu et exalté par les hommes, de l'héroïsme féminin¹⁸.

La caractérisation de la physionomie du héros et de l'héroïne scudériens ne peut pas se passer de ces deux valeurs, on pourrait dire vertus, qui progressent à l'intérieur de nos harangues, comme partout ailleurs pendant cette période, de façon parallèle.

En consultant les dictionnaires de l'époque nous avons en effet remarqué que les articles *honneur* et *gloire* et ceux qui appartiennent au même champ lexical sont reliés l'un à l'autre par des renvois bien évidents :

Dictionnaire françois....par Pierre Richelet (1680)¹⁹

GLOIRE : « Honneur acquis par de belles actions. [...] Ornement, honneur. »

GLORIEUSEMENT : « Avec honneur. »

HONNEUR : « L'honneur est un témoignage d'estime qu'on rend à ceux qui sont bien faisans, & aux personnes de merite. [...] Gloire, ornement, estime, vogue, réputation. » (c'est nous qui soulignons).

Dictionnaire universel (1690)²⁰

GLOIRE : « Se dit par emprunt & par participation de l'honneur mondain, de la louange qu'on donne au merite, au sçavoir & à la vertu des hommes. »

GLORIEUX : « Est aussi celui qui a acquis de la gloire par son merite, par son sçavoir, par sa vertu, ou

de ce qui donne de la gloire. [...] Il est mort au lict d'honneurs, d'une mort glorieuse.»

GLORIFIER : « Honorer, donner de la louange, soit à Dieu, soit aux hommes. »

HONNEUR : « Tesmoignage d'estime ou de soumission qu'on rend à quelqu'un par ses paroles, ou par ses actions. [...] Se dit en general de l'estime qui est deuë à la vertu et au merite [...] cet homme a l'honneur de sa maison à soutenir, la gloire de ses ancestres. [...] Se dit aussi de la chose qui honore, qui donne de la gloire. » (c'est nous qui soulignons).

Dictionnaire de l'Académie française (1694)²¹

GLOIRE : « Honneur, louange, estime, reputation qui procede du merite d'une personne, de l'excellence de ses actions ou de ses ouvrages. »

GLORIEUX/EUSE : « Qui s'est acquis, qui merite beaucoup de gloire, beaucoup de louange & d'honneur. »

GLORIFIER : « Honorer, rendre honneur & gloire. »

HONNEUR : « Marque exterieure par laquelle on fait connoistre la veneration, le respect, l'estime qu'on a pour la dignité, ou le merite de quelqu'un.[...] Signifie encore vertu, probité.[...] Se prend aussi pour la gloire qui suit la vertu, & la reputation & l'estime du monde. »

HONORABLE : « Qui honore, qui attire de l'honneur, de la gloire, du respect. » (c'est nous qui soulignons).

On ne peut pas nier alors que, malgré les critiques que Scudéry avait lancées contre Corneille, et *Le Cid* en particulier, ses œuvres, et *Les Femmes illustres* n'en échappent pas, témoignent par contre de

l'influence d'un climat profondément imbu des idéaux cornéliens.

Dans cette période de transition, qui voit l'effacement graduel du héros et qui ouvre la voie au triomphe de plus en plus imminent de *l'honnête homme*, morale et littérature continuent en effet à exalter la *gloire* et *l'honneur*, cette haute idée de soi, voire amour pour soi-même, fondée sur la conscience d'incarner une valeur. *Gloire* et *honneur* représentent donc les passions « nobles et mâles » qui animaient les personnages cornéliens, hommes ou femmes qu'ils soient, et qui s'expriment aussi à travers les héroïnes et les héros scudériens. On pourrait encore ajouter que le ressort dramatique de nos harangues ressemble beaucoup à celui dont se servait l'illustre dramaturge, à savoir la capacité de mettre en scène de grandes âmes capables de susciter chez le lecteur une profonde admiration. Mais l'influence cornélienne ne s'arrête pas là : s'il est vrai que dans *Les Femmes illustres* la *gloire* et *l'honneur* représentent les deux faces d'une même médaille, l'amour et la passion incarnent au contraire, quand ils sont mis en rapport avec les vertus héroïques, le revers de la médaille et le moteur d'un véritable conflit. Cependant, chez les Scudéry, l'issue n'est pas tout à fait cornélienne : chez l'auteur dramatique l'amour devait toujours se contenter du second rang, laissant le devant de la scène aux lois du devoir et de l'honneur. Ce n'est pas de même pour nos *Femmes illustres* : les vingt *Arguments* enregistrent sept occurrences du mot *amour*, deux du participe passé du verbe aimer (*aimée*) et une du mot *amante*. La casuistique amoureuse, et on reviendra là-dessus, s'annonce donc comme le véritable thème de l'ouvrage. Le conflit existe, mais les solutions sont différentes. A ce propos nous soumettons à nos

lecteurs les *Arguments*, emblématiques à notre avis, de la deuxième et de la troisième harangues :

QUE L'AMOUR EST PRÉFÉRABLE À L'HONNEUR.
QUE L'HONNEUR EST PRÉFÉRABLE À L'AMOUR

Devant ces deux postulats, l'un à l'opposé de l'autre, il est légitime de se demander quelle est alors la position idéologique assumée par les Scudéry .

La réponse, à notre avis, se trouve dans l'argument de la vingtième harangue, qui, en tant que dernière, fonctionne comme une sorte de clôture, de sceau posé à la fin de cette dissertation oratoire longue de 568 pages :

QUE TOUT EST PERMIS EN L'AMOUR COMME EN GUERRE.

Cette centralité et toute puissance de l'amour serait une preuve de la collaboration de Madeleine, voire de son statut d'auteur des *Femmes illustres*²²? Nous laissons aux spécialistes la tentative d'une réponse définitive : ce qui est indéniable c'est la puissance des amours décrits dans cette œuvre, des passions qui ne s'arrêtent pas devant l'inexorabilité du tombeau et de la mort²³ et qui surpassent en puissance n'importe quel autre sentiment²⁴.

Ces héros et ces héroïnes, encore profondément épris du sens de l'honneur et de la gloire typiquement cornéliens, souffrent profondément de ce conflit : devant les arguments soutenus par Bradamante dans la harangue précédente, Marphise, sœur de Roger, défend l'honneur de son frère et souligne ses devoirs :

« Mais, me direz-vous, Léon était son rival, mais, vous répondrais-je, Roger était son obligé : selon vos maximes, l'amour voulait qu'il oubliât tout et, selon les miennes, l'honneur voulait qu'il n'oubliât rien pour ne ternir pas sa gloire. » (Troisième

harangue, *Marphise à Bradamante*, c'est nous qui soulignons)

Et à propos de Léon elle précise :

« ...parce qu'il est véritablement généreux, il préfère son honneur à sa passion, il ne veut pas que l'amour lui fasse commettre une faute. » (*Ibidem*, c'est nous qui soulignons).

Faisant recours à un sarcasme cinglant et animée par le désespoir qu'une femme éconduite éprouve, Briséis, encore profondément amoureuse d'Achille, l'invite à oublier son honneur et les devoirs envers sa patrie pour courir dans les bras de Polixène, la veuve d'Hector et dont il était tombé amoureux :

« Non, non, ne m'écoutez plus, et n'écoutez plus l'amour, qui vous parle comme moi, ni la raison, qui vous parle comme lui : partez, puisque vous voulez partir, et passez du camp des Grecs dans les troupes de Phrygie, où la gloire vous attend, aussi bien que Polyxène. Quittez vos anciens amis et allez embrasser ceux que vous avez combattus et que vous devriez combattre. Oubliez l'intérêt de votre Nation, et perdez tout, jusque à l'honneur, pour revoir votre maîtresse. » (Douzième harangue, *Briséis à Achille*, c'est nous qui soulignons).

Mais la plupart de nos femmes se rangent dans un parti différent : souvent le sens de l'honneur et le culte de la gloire ne peuvent rien devant la puissance et l'inexorabilité d'une passion :

« L'honneur, la gloire, l'intérêt particulier et la vertu même sont quelquefois de trop faibles obstacles pour empêcher ses desseins [de l'amour]: elle [l'amour] fait que des Rois aiment des bergères,

que des bergers lèvent leurs regards jusques à leurs souveraines et, sans distinction de qualité ni de mérite, elle fait un mélange de sceptres et de houlettes, de couronnes et de fers, de personnes libres et d'esclaves et témoigne assez par ces effets extraordinaires que nous ne sommes pas les maîtres de notre volonté ni de nos affections et que la raison n'est pas toujours assez forte pour la vaincre. » (Dixième harangue, Angélique à Médor, c'est nous qui soulignons)

Et Sophronie reviendra sur cette même thèse :

«... de toutes les chose qui peuvent, avec raison, faire hasarder la vie, il n'en est point de plus généreuse ni de plus équitable que celle-là [l'amour]. La conservation de la Patrie, ni le désir d'acquérir de l'honneur ne sont point si désintéressés que l'autre : la gloire qui suit ces grandes actions éblouit pour l'ordinaire ceux qui les font et leur persuade que son éclat dissipera une partie des ombres du tombeau. » (Dix-neuvième harangue, Sophronie à Olinde, c'est nous qui soulignons).

Répondre au goût héroïque qui encore survivait à l'époque, mais en même temps plaire au public féminin des salons, aux *honnêtes gens* qui les fréquentaient et qui étaient en train d'évoluer vers une sensibilité plus délicate : voilà la recette des *Femmes Illustres* qui témoigne aussi d'un véritable tournant en train de se produire au cours de ces années. Comme on l'a déjà affirmé, cette œuvre se situe, et non seulement chronologiquement, à la croisée de deux mondes : d'un côté il y a l'univers héroïque de la première moitié du XVII^e siècle et, de l'autre, la société mondaine et galante qui venait de voir le jour. C'est comme si les héroïnes scudériennes mettaient en scène ce glissement historique du modèle héroïque au

nouvel idéal de *l'honnête homme* en train de se former justement pendant ces années. Et cela surtout dans le deuxième volume des *Femmes illustres* : à ce propos Rosa Galli a mis en évidence une inversion de tendance entre le premier et le deuxième recueil : les harangues publiées en 1644 manifestent un intérêt décroissant pour les thèmes héroïques qui est inversement proportionnel à une plus grande attention pour la casuistique amoureuse et psychologique²⁵.

Ce sont donc des femmes illustres, des amazones, des héroïnes, mais des « héroïnes éloquentes²⁶ » et galantes, c'est-à-dire des femmes conscientes de leur rôle, de la mission de leurs discours et connaissant surtout très bien le nouveau public auquel elles devaient s'adresser.

2. Les idéaux mondains

La critique l'a désormais établi : le public visé par l'auteur (les auteurs ?) des *Femmes Illustres* était celui des salons, véritables institutions littéraires et pourvoyeurs de modèles sociaux à proposer. Dans cet univers composite les dames règnent souveraines et animent cette société « mêlée d'hommes et de femmes, mêlée de gens tous très bien éduqués [...] tous honnêtes gens²⁷ ». En effet le XVII^e siècle se caractérise socialement par le rôle de plus en plus déterminant que la femme joue : dans le domaine de l'évolution des goûts, des mœurs et des modèles sociaux. Depuis le début du siècle elle bénéficie d'un préjugé favorable : on s'accorde à lui reconnaître « un puissant ascendant sur les hommes que la vie mondaine leur fait rencontrer [car] il faut fréquenter les dames pour devenir pleinement honnête homme²⁸ ». L'épître dédicatoire "Aux Dames" qui ouvre le deuxième volume des *Femmes Illustres*

témoigne de cette atmosphère d'exaltation des vertus féminines, climat dans lequel la Préciosité trouvera le terrain le plus fertile pour ses « revendications féministes ». Contrairement à ce qui se passait à l'intérieur des cabinets, institutions exclusivement masculines, dans les salons régnait une très grande démocratie : les gens qui les fréquentaient pouvaient avoir des origines sociales différentes, des situations différentes, des intérêts et des curiosités étrangers les uns aux autres. Ce sont cette diversité et cette variété « démocratiques » qui constituent la richesse des grands salons du XVII^e siècle. En effet quelque chose était en train de changer à l'intérieur de la société : l'ascension sociale grâce à laquelle le milieu mondain s'était élargi en accueillant à l'intérieur de l'élite aristocratique la riche bourgeoisie avait provoqué un véritable bouleversement des mythes sociaux. À côté de la noblesse de rang, d'autres valeurs, indépendantes de l'extraction sociale, deviennent importantes. La montée progressive de la bourgeoisie voit donc la naissance parallèle d'autres modèles sur lesquels la Préciosité fondera son statut : les figures du galant homme et de l'honnête homme, auxquelles sont étroitement liés des concepts tels que la bienséance et la politesse.

2.1 La galanterie

Dans la cinquième harangue²⁹, Amarylle, pour exalter les vertus de la vie champêtre et convaincre son cher Titire de la paix qui dérive à ceux qui vivent dans la simplicité de la campagne, décrit ainsi leur façon de s'habiller :

« La propriété de leur habillement [des bergers] sert encore à les rendre plus aimables : il n'est pas superbe, il est vrai, mais il est galant. La

pourpre ni les pierreries n'y éclatent pas ; mais sa blancheur et ces pierreries passagères que le printemps, l'été et l'automne nous donnent toutes les années réparent assez ce défaut. » (Cinquième Harangue, *Amarylle à Titire*, c'est nous qui soulignons).

L'Argument de la vingtième harangue contient une autre occurrence de cet adjectif : la locutrice, la charmante et amoureuse Armide, est décrite comme une « *galante* et belle personne ». *Galant* signifie alors simple, sans affectation, mais aussi quelqu'un qui a une disposition toute naturelle, un charme, un *je ne sais quoi* qui appartient au domaine des valeurs éternelles plutôt qu'à celui des simples valeurs mondaines. Cet usage témoigne du débat en cours autour de l'établissement du sens de cet adjectif, et du substantif qui en dérive – la galanterie, et confirme aussi l'évolution que sa signification manifesterait au cours du siècle. Il est alors intéressant d'interroger quelques œuvres de l'époque pour y trouver les traces de cette évolution lexicologique.

1630 : Nicolas Faret publie *L'Honnête homme, ou l'art de plaire à la Cour*³⁰. C'est une œuvre capitale pour le monde des salons, véritable point de repère, sorte de vade-mecum ou manuel où l'auteur indique aux gentilshommes quelles sont les qualités qu'ils doivent cultiver pour être acceptés à la Cour. Selon Faret, le gentilhomme de naissance possède tout naturellement de bonnes tendances, mais même les hommes de « basse naissance » peuvent accéder à la Cour car il y en a qui disposent et cultivent des qualités fort éminentes. Pour sortir de leur rang ils peuvent tout simplement accomplir des actions héroïques.

Charles Sorel, dans *Les Loix de la galanterie*³¹ (1644), fait état d'une position différente : le « galant homme » doit être issu d'une bonne famille, plein d'esprit mais aussi riche. Il ne peut prétendre en galanterie, s'il ne vient d'une race fort relevée en noblesse et en honneurs et s'il n'a beaucoup de richesses qui brillent aux yeux du Monde.

Mais c'est la position que Vaugelas codifiera quelques années plus tard que les Scudéry manifestent quand ils décrivent leurs personnages *galants*. Dans ses *Remarques*³² (1647) il fait une analyse sémantique du terme en partant des définitions courantes. L'adjectif à l'époque désigne plusieurs qualités, parmi lesquelles il y a un *je ne sais quoi* d'indéfinissable, la bonne grâce, l'air de la Cour, l'esprit, le jugement, la civilité, la courtoisie, la gaieté, le tout sans contrainte et sans affectation. De plus, selon Vaugelas, à l'intérieur de ce terme il y a aussi des qualités intérieures et spirituelles difficiles, voire impossibles à définir.

Dans les *Femmes illustres* le terme s'est alors enrichi d'autres valeurs : d'une simple qualité extérieure, la galanterie devient une disposition naturelle, un ensemble de belles manières et de qualités morales et intellectuelles. On peut dire sans hésitation qu'à la veille de la poussée précieuse il correspond de plus en plus à une vision idéalisée de l'humanité.

2.2 L'honnêteté

Rien de plus étranger au monde d'Hélène et de Pâris, ou d'Amaryllis et de Tytire, ou encore d'Erminie et d'Arsète que la figure des « honnestes gens »³³ ! Cependant c'est à eux qu'ils s'adressent, car ce sont eux qui représentent, à l'intérieur de l'économie de l'œuvre, la référence idéologique, sociale, voire

philosophique. Peut-on alors parler des *honnêtes gens* auxquels nos personnages s'adressent comme des véritables lecteurs inscrits, les narrataires³⁴, c'est-à-dire la figure de lecteur postulée par nos harangues ? S'il est vrai que le Lecteur est le lecteur imaginé et construit par le texte, la figure que l'auteur avait en tête lorsqu'il a élaboré son œuvre, on peut sans aucun doute répondre que oui. Les *honnêtes gens* sont en effet à notre avis les vrais "narrataires spécifiques" des *Femmes Illustres*, l'auditoire donc qui partage avec l'écrivain le même monde socio-culturellement déterminé. C'est à nous alors, lecteurs "réels" du XXI^e siècle, de prendre en charge cet héritage, ce qui nous permettra de mettre à jour les stratégies, tant locales que globales, ourdies par le texte. Voilà pourquoi il nous a semblé important, pour rendre performant notre acte de lecture, de retracer la genèse de ce modèle social, pour comprendre ce que être *honnête*, vivre dans l'*honnêteté* signifiait à l'époque des *Femmes Illustres*.

Le modèle de l'*honnête homme*³⁵ se forme autour de 1630 mais, bien qu'il conserve son identité de figure idéale tout au long du siècle, il faut en souligner l'évolution³⁶.

L'œuvre qui en lance la dénomination est *L'Honnête homme ou l'art de plaire à la Cour* de Nicolas Faret³⁷. Cette figure emblématique y est décrite comme quelqu'un qui doit avant tout posséder des vertus morales et des qualités de l'âme et de l'esprit telles que la dignité, l'honneur et la religiosité. Les qualités mondaines sont présentes, mais rigoureusement au deuxième plan : il s'agit en particulier de savoir bien converser et de s'habiller d'une façon soignée et adéquate. Pour Faret donc « honnête homme » devient synonyme d'« homme de

bien » à cause de l'accent évident que l'auteur met sur la moralité et sur la religiosité du modèle. Faret est en outre le premier à souligner l'importance de l'instruction et de la formation culturelle du gentilhomme. Dans son œuvre, il précise alors quels doivent être ses intérêts culturels principaux, ceux qui lui permettent d'être à la hauteur dans les conversations que l'on a « dans les bonnes compagnies » : il doit avoir des connaissances étendues et variées sans être approfondies ; il faut qu'il apprenne les mathématiques et les langues étrangères telles que l'italien et l'espagnol, qu'il lise les historiens de l'Antiquité pour apprendre la prudence et la sagesse et qu'il ait des notions de poésie, de musique et de peinture.

En 1632 paraît *Le Lycée (ou en plusieurs promenades il est traité des connoissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme*³⁸) de Pierre Bardin, qui, en 1634, en publie une seconde partie. Celui-ci est encore plus sévère que Faret, car le concept d'honnêteté paraît encore plus étroitement lié à la conduite morale et religieuse. Pour ce qui est de la mondanité, *l'honnête homme* de Bardin doit suivre les conventions imposées par la mode qui concernent la façon de s'habiller, de se comporter en public, même si cette attitude extérieure ne doit pas être l'essentiel. Bardin, en effet, sur la lignée du Père Du Bosc³⁹, condamne le succès d'une vie élégante et facile : son idéal d'homme doit savoir tenir des conversations sérieuses sans s'abandonner à la galanterie.

La vogue des « manuels d'honnêteté » s'accroît à l'époque de nos *Femmes Illustres*. De 1639 à 1642 un autre grand théoricien de l'honnêteté, François de Grenaille de Chatounières, publie toute une série de volumes consacrés à ce sujet. Comme les titres⁴⁰ le mettent en évidence, l'honnêteté est une question qui

concerne même les femmes et le modèle féminin que Grenaille propose est très intéressant⁴¹. Cette qualité, en effet, n'a aucun lien avec l'extraction sociale, mais elle est le patrimoine de toutes. Les considérations autour desquelles Grenaille bâtit son idéal concernent principalement les vertus morales et religieuses : avant tout la chasteté, puis la dévotion et enfin le soin de l'esprit et du corps. La femme ne doit pas être "savante", elle ne doit pas se livrer aux lectures profanes comme les romans : elle doit lire, en revanche, des ouvrages de théologie, d'histoire, de cosmographie et de morale. Le corps doit être soigné, mais seulement en tant qu'instrument de l'âme et de l'honnêteté, donc pas de maquillage, ni de perruques, ni de parfums.

L'Honnête garçon, lui aussi, présente des qualités éminemment morales. Dédié à Monseigneur le Dauphin, le livre a pour but de raffiner les coutumes et l'esprit des jeunes hommes. Grenaille ici fait un effort pour se conformer aux goûts de l'époque: son œuvre respecte les règles éthiques et religieuses les plus traditionnelles, même si on y conseille au futur *honnête homme* d'apprendre à danser, à chanter, à jouer de divers instruments, pourvu que ces divertissements restent des "ornements" de sa vie et ne deviennent pas des occupations assidues.

Tous ces auteurs insistent fortement sur l'idée que l'honnêteté n'est pas une question de couche sociale d'appartenance, mais qu'elle peut être acquise grâce à l'éducation et à l'instruction. Mais la condamnation des goûts et des intérêts mondains dont certains auteurs s'étaient fait les interprètes contredit les idées et les attitudes que les salons contemporains privilégiaient. A partir des années 1640, l'idéal commence donc à acquérir des caractères différents,

plus évidemment tournés vers les qualités mondaines. Chez Voiture, comme chez ses correspondants, on trouve plusieurs exemples qui mettent en lumière le lien fort qui joint *l'honnête homme* à des qualités presque exclusivement mondaines. Dans ce moment de passage et de changement Madeleine de Scudéry aura un rôle de premier plan : dans le *Grand Cyrus*⁴², par exemple, elle opte pour un modèle social qui doit fondre les vertus morales (la culture, le courage, la probité) avec les qualités mondaines et galantes qui, détail important, sont acquises presque exclusivement à travers l'amour⁴³.

Ce changement de perspective est souligné aussi par Jacques Callières qui dans *La Fortune des gens de qualité* (1658) donne une image encore différente du modèle. Pour lui, c'est avant tout l'école qui fournit les premières notions, mais ce seront la vie mondaine et la fréquentation du Monde qui montreront à un jeune homme le chemin à suivre pour devenir un véritable *honnête homme*. Pour Callières il faut pratiquer l'art de la conversation depuis le plus jeune âge, respecter les bienséances, avoir une certaine « hardiesse », mais sans imprudence et sans orgueil dans les actions.

L'acception devient donc de plus en plus ample : chez Mlle de Scudéry elle s'était enrichie des qualités galantes ; chez Callières elle s'ouvre aussi aux vertus mondaines.

Les précieux accueilleront donc les préceptes des théoriciens qui les ont précédés, mais dépouilleront leur "galateo" de son aspect moral et religieux pour accentuer les qualités mondaines et profanes indispensables pour avoir du succès dans le Monde. Pour les précieux, *l'honnêteté* n'est plus un don naturel propre aux personnes d'un certain rang, mais elle devient une qualité purement mondaine, un

art qu'on apprend, qu'on acquiert par la pratique et la fréquentation de la Société. Dans les salons et en littérature elle s'exprime à travers un véritable art de la conversation et de la correspondance, auquel on consacre des manuels à l'usage des *honnêtes gens*⁴⁴.

En matière de culture et d'instruction *l'honnête homme* de la moitié du siècle avait donc accueilli ce que Faret lui recommandait dès 1630 : l'intérêt pour le savoir, favorisé par le contact avec les hommes de lettres dans les salons. Cette formation se réalisait non seulement à travers une étude directe, mais aussi, indirectement, grâce à de véritables « cycles de conférences » sur les sujets les plus divers⁴⁵ et grâce à la lecture des romans. L'art romanesque, depuis toujours considéré comme un genre mineur, est au cours du XVII^e siècle à la recherche de ses lettres de noblesse⁴⁶. Les romanciers trouvent en fait dans la possibilité de transformer leurs œuvres en instruments de culture une des raisons principales de défense, voire d'exaltation du genre. Et dans ce domaine le rôle des Scudéry, et de Madeleine en particulier, avait été décisif : à plusieurs reprises elle avait affirmé que la lecture de ses romans avait contribué considérablement à l'instruction de ses lecteurs et lectrices, c'est-à-dire des *honnêtes gens*⁴⁷.

HONNESTETE : « Pureté de mœurs [...] Les règles de l'honesteté sont les règles de la bienseance, des bonnes mœurs. L'honesteté des femmes c'est la chasteté, la modestie, la pudeur, la retenue. L'honesteté des hommes est une manière d'agir juste, sincère, courtoise, obligeante, civile. ⁴⁸ » (c'est nous qui soulignons).

HONNETETE : « Civilité, manière d'agir polie, civile et pleine d'honneur [...] L'honnêteté est ce qui

gagne davantage le cœur des Dames. »⁴⁹. (c'est nous qui soulignons).

L'idéal de l'*honnêteté* synthétise ce tournant historique et culturel et serait l'emblème d'une société en train de chercher une conciliation entre l'héritage héroïque et l'ouverture mondaine, galante et *honnête* qui était en train de se dessiner.

2.3. Les bienséances

BIENSEANCE : « Convenance de ce qui se dit, de ce qui se fait par rapport aux personnes, à l'âge, au sexe, aux temps, aux lieux. »⁵⁰.

Notre auteur/e aurait pu faire référence à une telle définition lorsqu'il/elle fit prononcer à Bradamante le mot *bienséance* :

« Si j'eusse voulu, je pouvais vous dire que donnant toutes choses à mon père, je lui devais de l'obéissance ; que, par conséquent, je ne pouvais vous tenir ma parole ; que la bienséance n'y consentait point ; que la raison ne le voulait pas et, bref, qu'il fallait vous abandonner. » (Vingtième Harangue, *Bradamante à Roger*, c'est nous qui soulignons).

Le rapprochement du terme *bienséance* à la *raison* n'est sans aucun doute dû au hasard : les bienséances relèvent en effet de ce domaine, car au XVII^e siècle *bienséant* signifie être tout ce que convenablement la société des *honnêtes gens* veut que l'on soit. En d'autres termes le mot désigne l'attitude, la conduite sociale qu'il convient d'adopter pour respecter les usages.

Le domaine où s'expriment le mieux les contraintes des bienséances est celui du langage (règles de la conversation) et par conséquent celui de la littérature (poésie, théâtre, roman). Pour être bienséant on doit parler d'une façon délicate, raffinée

et pudique. Chez les auteurs de l'époque on relève une attention constante à éviter tout ce qui aurait pu faire rougir les lectrices ou leur faire baisser les yeux.

Au théâtre comme dans le domaine de l'art narratif, les scènes cruelles et plus audacieuses disparaissent. Le débat autour du rapport entre bienséances et vraisemblance était donc officiellement ouvert : fallait-il, pour respecter l'Histoire, représenter ou narrer les choses telles qu'elles étaient arrivées, ou bien était-il nécessaire d'épurer l'Histoire ? Dans le domaine du roman, deux tendances opposées se manifestent : d'une part André Mareschal, parmi beaucoup d'autres romanciers de la première moitié du XVII^e siècle, dans la préface à *La Chrysolite*⁵¹ se range en faveur d'une tendance à l'épuration : le romancier a donc le droit d'intervenir là où la vérité historique pourrait choquer la sensibilité du public⁵².

De l'autre côté et dans la même période de publication des *Femmes illustres*, Georges de Scudéry, dans la préface à *Ibrahim* (1641), véritable manifeste ante-litteram de la poétique de l'art romanesque, trouve un équilibre plus « moderne » entre le respect des données historiques et l'attention à la sensibilité de son public :

« Vous y verrez Lecteur [...] la bienséance des choses et des conditions assez exactement observée. Et je n'ay rien mis en mon livre que les Dames ne puissent lire sans baisser les yeux et sans rougir. Que si vous ne voyez pas mon héros persécuté d'amour par des femmes, ce n'est pas qu'il ne fut aimable et qu'il ne put être aimé. Mais c'est pour ne choquer point la bienséance en la personne des Dames et la vraisemblance en celle des hommes qui rarement font les cruels et qui n'y ont pas bonne grâce. »⁵³

Nous verrons maintenant si et éventuellement comment ces pressions sociales et morales ont joué un rôle sur la façon de traiter un thème, l'amour, d'habitude particulièrement « sensible » à ces contraintes.

3. Affection, amitié, amour, passion...



TABLE DES HARANGUES contenues en ce Volume.

P	Olixene à Pirrhe,	page 7
	Bradamante à Roger,	P. 33
	Marphise à Bradamante,	P. 65
	Laodamie à Prothesilas,	P. 107
	Amarille à Titire,	P. 133
	Clorinde à Tancrede,	P. 182
	Ermicie à Artete,	P. 207
	Helene à Paris,	P. 235
	Hecube aux Femmes Troyennes,	P. 261
	Angelique à Medor,	P. 289
	Andromache à Vliffe,	P. 321
	Brifeis à Achille,	P. 347
	Didon à Barcé,	P. 375
	Chariclée à Theagene,	P. 403
	Alceste à Admete,	P. 429
	Penelope à Laerte,	P. 455
	Enone à ses Compagnes.	P. 481
	Genievre à Ariodant,	P. 507
	Sopronie à Olinde,	P. 531
	Arnide à Renaud,	P. 551

Nous l'avons souligné à plusieurs reprises : d'une façon ou d'une autre l'amour fonctionne à l'intérieur des *Femmes illustres* comme le véritable mobile de l'action. Un coup d'œil rapide suffit pour s'apercevoir du nombre élevé d'occurrences que le terme - et ses dérivés - présente seulement dans les quelques lignes qui composent la *Table des sujets* des harangues du deuxième volume.



TABLE DES SVIETS DE CES Harangues.

Q	ue la Mort vaut mieux que la Servitude.
	ue l'Amour est preferable à l'Honneur.
	ue l'Honneur est preferable à l'Amour.
	ue l'on doit se conserver pour la Personne aimée.
	ue la vie Champestre est preferable à celles des Villes.
	ue l'Amour ne doit point mourir avec l'Amante.
	ue l'Amour ne doit aller que jusqu'au Tombeau.
	ue la Beauté n'est pas un bien.
	ue le Malheur n'a point de bornes que la Mort.
	ue l'Amour vient de la seule inclination.
	ue les Tombeaux doivent estre inviolables.
	u'on peut estre Esclave & Mestresse.
	u'on ne doit point faillir par exemple.
	ue qui n'a point eu de mal ne connoit pas le plaisir.
	ue l'Amour conjugale doit surpasser toutes les autres.
	ue l'absence est pire que la Mort.
	ue la haine ne doit point aller au delà du Tombeau.
	ue les apparences sont trompeuses.
	ue la mort est plus faehense en la Personne aimée qu'en soy-mesme.
	ue tout est permis en l'Amour comme en la Guerre.

Tout cela n'est pas une nouveauté : les romanciers de la première moitié du siècle - et Georges parmi eux - avaient une profonde conscience de l'importance de la thématique amoureuse pour garantir le succès de leurs œuvres. Les sources étaient les plus diverses : très anciennes - le roman grec⁵⁴ -, anciennes - les traités italiens du XVI^e siècle et le Tasse - mais aussi plus récentes, voire contemporaines : *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé :

« Je ne propose pour exemple que le grand et incomparable Urfé. [...] Pour moi ie confesse hautement que ie suis son adorateur [...] il est fecond en invention, et en inventions raisonnables. [...] Mais entre tant de rares choses, celle que j'estime le plus, est qu'il sçait toucher si delicatement les passions, qu'on peut l'appeler le peintre de l'ame. Il va chercher dans le fond des cœurs les plus secrets sentimens et dans la diversité des naturels qu'il represente chacun trouve son portrait.⁵⁵»

Le roman de d'Urfé, en effet, représente pour l'époque un modèle à suivre mais aussi un manuel de politesse et un véritable catalogue de la casuistique amoureuse, voire un traité sur l'art d'aimer. Les méditations du berger Céladon et de la bergère Astrée, l'amour de Diane et de Sylvandre, tout comme les réflexions de l'inconstant Hylas, sont l'occasion pour l'auteur d'exposer toutes les variantes des différentes conceptions amoureuses, du néoplatonisme au libertinage, de l'amour-désir à l'amour-discernement⁵⁶.

A l'époque, et *Les Femmes illustres* en témoignent, la casuistique amoureuse était en effet un domaine très délicat à cause du lien étroit qu'elle devait entretenir avec la morale, la religion et les bienséances. Les termes qu'y renvoient - amour,

amitié, affection, passion – ne sont pas « traités » par les Scudéry de la même façon, car en mettant en scène leurs sentiments déchirants nos héroïnes mettaient aussi en jeu leur honneur et leur vertu.

Encore une fois les dictionnaires nous aideront à « ouvrir une fenêtre » sur ce monde en train de se dévoiler : nous allons donc reproduire les définitions des termes « amoureux » qui plus fréquemment reviennent dans les vingt harangues du deuxième volume, à savoir « affection », « amitié », « amour » et « passion » :

Dictionnaire françois....par Pierre Richelet (1680)

AMITIE : « Affection reciproque qu'on se témoigne pour de particulieres considérations.[...] Une sainte, une ardente, une constante amitié. » (c'est nous qui soulignons).

AMOUR : « Mouvement de l'âme par le moyen duquel elle s'unit aux objets qui lui paraissent beaux et bons. Passion amoureuse. Pente à aimer. Affection, inclination. [...] Se marier par amour. Qui se marie par amour a de bonnes nuits et de mauvais jours. [...] Témoignage de passion amoureuse qu'on explique tendrement et galamment. » (c'est nous qui soulignons).

AMOUREUX : « Celui qui aime, qui a de la pente à aimer. Qui a de la passion pour les Dames. » (c'est nous qui soulignons).

PASSION : « Mot général qui veut dire agitation, qui est causée dans l'ame par le mouvement du sang et des esprits à l'occasion de quelque raisonnement. D'autres disent qu'on appelle passion tout ce qui étant suivi de douleur et de plaisir apporte un tel changement dans l'esprit qu'en cet état il se remarque une notable différence dans les jugemens qu'on rend.

[...] Ce mot se prend pour *amour, affection, ardeur, zèle.* » (c'est nous qui soulignons).

Dictionnaire universel (1690)

AFFECTION: « Passion de l'âme qui nous fait vouloir du bien à quelqu'un, ou nous plaire à quelque chose . On le dit de l'amour et de l'amitié. L'*affection* conjugale est plus forte que la paternelle. » (c'est nous qui soulignons).

AMITIE :« Affection qu'on a pour quelqu'un, soit qu'elle soit seulement d'un costé, soit qu'elle soit reciproque.[...] On le dit aussi en matière d'amour. » (c'est nous qui soulignons).

AMOUR : « Passion de l'âme qui nous fait aimer quelque personne ou quelque chose [...] Se dit principalement de cette violente passion que la nature inspire aux jeunes gens de divers sexes pour se joindre, afin de perpétuer l'espèce. [...] il s'est marié par amour, c'est-à-dire désavantageusement et par l'emportement d'une aveugle passion.» (c'est nous qui soulignons).

AMOUREUX : « Qui a de la passion pour quelque chose ou quelque personne. » (c'est nous qui soulignons).

PASSION : « Se dit par excellence de l'amour. On appelle une belle passion, une amour fidelle, constante, & honneste qu'on a pour une personne de grande vertu et de grand merite, sans aucune relation à la brutalité. Et au contraire on appelle passion sale, aveugle, brutale, desreglée, emportée, celle qui a pour but les plaisirs corporels. [...] Se dit aussi de tout desir violent, ou inclination qui nous donne de l'affection pour quelque chose. »

**Dictionnaire de l'Académie française
(1694)⁵⁷**

AFFECTION: « Inclination, passion qui fait qu'on veut du bien à quelqu'un, ou qu'on se plaît à quelque chose. » (c'est nous qui soulignons).

AMITIE : « Affection mutuelle, reciproque entre deux personnes à peu près d'égale condition. [...] Se dit quelquefois pour amour. [...] Il se dit de la personne qu'on aime d'amour. » (c'est nous qui soulignons).

AMOUR: « Sentimens de celui qui aime. [...] Se dit principalement de la passion qu'une personne d'un sexe a pour une personne d'un autre sexe dans le desir de la posséder. [...] On dit aussi en ce sens, *Faire l'amour*. C'est aimer d'une passion déclarée & connue à la personne que l'on aime, à laquelle on continuë de la tesmoigner par les assiduitez, & les autres complaisances des amans. [...] *Amours* [...] ne se dit que de la passion des amans. » (c'est nous qui soulignons).

PASSION : « Mouvement de l'ame excité dans la partie concupiscible, ou dans la partie irascible. [...] Il se prend plus particulièrement pour l'Amour. »

Ce n'est bien sûr qu'un hasard, mais la progression alphabétique semble avancer parallèlement à la progression "érotique" et à l'éloignement graduel du vertueux, du bienséant et du rationnel. Si l'*affection* et l'*amitié* restent dans le domaine du moralement acceptable et sous l'égide de la raison - c'est l'amour-discernement dont parlait d'Urfé - , l'*amour* - l'amour-désir pour reprendre l'*Astrée* -, glisse, au contraire, vers une situation où le jugement n'est plus libre, mais conditionné par un mouvement de l'âme dérégulé, aveugle, brutal et emporté : la *passion*. Le problème du rapport amour/passion-raison/vertu et de la façon à travers

laquelle la littérature, et l'art plus en général, devaient s'en occuper s'était imposé dès la fin du XVI^e siècle. L'idée que la passion est une « source d'aveuglement, perturbant les facultés de discernement [et] néfaste [donc] à l'usage de la raison⁵⁸ » est à l'ordre du jour à l'époque : en effet, en laissant « libre cours à l'imagination, faculté dont l'effet dommageable est incessamment dénoncé dans la littérature morale » la passion est à même de faire perdre la raison. Et « un esprit "prévenu " par l'imagination sera dès lors inapte à prendre des décisions satisfaisant aux critères de la raison. Mais comment est-il possible que la passion favorise l'empire de l'imagination ? Un individu en proie à la passion est "préoccupé" : il a perdu la capacité de discernement. Le cercle se referme. Il est vicieux.⁵⁹ » S'éloigner de la raison signifie donc s'éloigner aussi de la vertu et de la morale pour s'approcher de plus en plus du vice, du dérèglement, de l'aveuglement irrationnel.

3.1. Amours de femmes illustres

Cela dit, il sera intéressant de voir quelle est la casuistique amoureuse mise en jeu par les Scudéry. Le débat littéraire, mais surtout moral, qu'on vient de retracer a sans aucun doute conditionné aussi nos *Femmes illustres*, œuvre qui, pour revenir encore une fois à d'Urfé, contient une harangue explicitement inspirée par les théories et le cadre de l'*Astrée*. L'amour champêtre et bucolique, les *sentiment raisonnables* dont parle Amarylle semblent être tirés directement du Forez du plus fameux roman pastoral français :

« Mais parmi nous, au contraire, ce petit dieu [l'amour] [...] n'inspire dans le cœur de nos bergers

que des sentiments raisonnables [...] La constance, cette vertu que si peu de gens pratiquent dans les villes, se rencontre presque toujours parmi nous . » (Cinquième harangue, *Amarylle à Titire*, c'est nous qui soulignons)

Mais, par rapport aux contemporains, il y a dans nos harangues un plus vaste éventail de situations possibles qui sont prises en charge. En effet plusieurs attitudes vis-à-vis de l'amour peuvent être mises en évidence. Il y a d'un côté celles qu'on pourrait appeler les « héroïnes de la vertu, de l'honneur et de la raison », porte-paroles d'une conception noble et fière de l'amour, qui ne peut et ne doit pas céder aux tentations de la passion et à l'aveuglement du vice. C'est la conception qu'exprime Marphise : pour exalter et défendre l'honneur et la vertu de son frère Roger elle développe des thèses en contraste net avec ce que Bradamante avait soutenu dans la deuxième harangue :

Ah ! non ! non Bradamante ! l'amour est une passion trop noble pour inspirer de si lâches sentiments et si vous écoutiez bien votre cœur et votre raison, vous trouveriez que votre bouche les a trahis lorsqu'elle a maltraité Roger parce qu'il vous a aimée d'une amour si pure et si héroïque qu'il n'a su se résoudre pour son intérêt particulier ni de commettre le soin de votre vie à un autre, ni de s'exposer à perdre votre estime en faisant l'action d'un lâche et d'un ingrat, ni de trahir en même temps et Léon et Bradamante et Roger. » (Troisième harangue, *Marphise à Bradamante*, c'est nous qui soulignons)

En effet, si pour être amoureux il fallait renoncer à tous les sentiments de la nature et de la raison, si pour aimer une seule personne il fallait haïr toute la

terre, le Ciel serait bien injuste d'avoir rendu les hommes sensibles à cette passion. Il n'y en aurait point dont la vertu se pût dire solidement établie ; l'amour serait le prétexte de tous les crimes : on pourrait tuer son père, trahir sa Patrie, empoisonner ses amis et porter le feu par tous les coins du monde impunément et avec gloire pourvu que l'on dît « C'est l'intérêt de la personne aimée qui me fait agir de cette sorte. »

C'est aussi la nature pure et rationnelle de l'amour conjugal qui lie Laodamie à Protésilas :

« Ne me refusez donc pas la prière que je vous fais de prendre un soin extraordinaire de la conservation de votre personne. Ce que je veux de vous n'est ni difficile ni injuste : c'est un sentiment que la Nature inspire, que la raison approuve, et que l'amour que vous avez pour moi vous doit donner. Encore une fois, ne me refusez pas, je vous en conjure, si vous ne voulez que je doute de votre affection, si vous ne voulez accroître mes inquiétudes... » (Quatrième harangue, *Laodamie à Protésilas*, c'est nous qui soulignons).

Ces personnages semblent être à la recherche d'un juste équilibre entre raison et nature dans tous les domaines qui concernent leur existence : pour soutenir sa thèse – exprimée dans l'Argument : « que l'on doit se conserver pour la personne aimée » - Laodamie souligne la négativité de tout excès :

« Ne vous abusez point, toutefois, mon cher Protésilas, il y a des bornes à toutes choses et l'excès, au contraire, change presque toutes les vertus en vices : les libéraux deviennent prodigues, dès qu'ils donnent sans règle et sans jugement et les vaillants téméraires, quand ils s'exposent sans

conduite et sans raison. L'extrême courage approche de la fureur et la sagesse même, quand elle est excessive, peut dégénérer en folie.» (Quatrième harangue, *Laodamie à Protésilas*, c'est nous qui soulignons).

Ces héroïnes incarnent donc une conception de l'amour pur, désintéressé et libre de toute contrainte. C'est l'amour capable d'aller au-delà de la mort, parce qu'il est affranchi de tout lien physique et terrestre. Bref, c'est l'amour héroïque :

« C'est la véritable marque de l'amour héroïque et de la véritable vertu, c'est, comme je l'ai dit, le caractère infaillible d'une âme grande, noble et généreuse, c'est aimer pour aimer et non pas pour la récompense et c'est, enfin, comme je l'ai dit encore, se rendre digne de tous les honneurs imaginables que d'honorer la mémoire de ceux qui, pendant leur vie, ont mérité d'être estimés de nous d'une façon particulière » (Sixième harangue, *Clorinde à Tancrède*, c'est nous qui soulignons).

Mais il y aussi une catégorie d'héroïnes qui deviennent les porte-paroles d'une position plus moderne de l'amour, interprété donc comme un sentiment libre de tout conditionnement, libre de s'exprimer hors et au-delà des contraintes de la raison et de la volonté. C'est la passion, « cette noble ardeur » qui ne prend naissance « ni de la raison, ni de l'intérêt, ni de l'ambition, ni de la gloire », car quand on aime :

« nous ne sommes pas les maîtres de notre volonté ni de nos affections et [...] la raison n'est pas toujours assez forte pour la vaincre » (Dixième harangue, *Angélique à Médor*, c'est nous qui soulignons).

« C'est une erreur de penser que l'amour puisse être un effet du raisonnement et de la volonté. Non, Médor !, cette passion cesserait d'être passion si elle naissait en notre âme par connaissance et par jugement.» (Dixième harangue, *Angélique à Médor*, c'est nous qui soulignons).

Pour ces femmes la raison n'a donc aucun pouvoir sur la passion, la volonté n'a rien à voir avec l'amour, qui est la seule et puissante « inclination » à laquelle les amants doivent répondre :

« Pour vous persuader tout à la fois et la grandeur de cette affection et que je ne suis pas indigne de votre estime non plus que de votre amour, je ne me lasse jamais de vous dire que c'est une puissance supérieure qui nous porte à aimer, que toute la sagesse et toute la prudence humaine n'y sauraient mettre d'obstacle et qu'enfin ce n'est que la seule inclination qui se peut dire la véritable mère de tous les amours. » (Dixième harangue, *Angélique à Médor*, c'est nous qui soulignons).

Alceste aussi s'insère sur ce même sillage :

« Comme l'amour vient de l'inclination qui est toute libre, des personnes qui n'ont point de liberté ne peuvent agir de cette sorte. » (Quinzième harangue, *Alceste à Admète*, c'est nous qui soulignons).

L'honneur, la gloire, la vertu restent des valeurs importantes pour ces héroïnes, mais les Scudéry semblent manifester une position plus moderne qui serait incarnée par les thèses d'Armide, dont la harangue est située emblématiquement à la fin du volume : *QUE TOUT EST PERMIS EN L'AMOUR COMME EN LA GUERRE* :

« Comme au jour d'une bataille il est permis de mettre, si l'on peut, le soleil et la poussière aux yeux de son ennemi, de même, lorsqu'il s'agit de combattre l'opiniâtreté d'un amant, on peut sans crime éblouir sa raison, séduire son jugement et se servir du mensonge lorsque la vérité et inutile. » (Vingtième harangue, Armide à Renaud, c'est nous qui soulignons).

Les Femmes illustres se terminent donc par le triomphe des thèses de Bradamante, d'Angélique, d'Alceste, d'Armide, de...Madeleine : en effet dans ces harangues sont annoncées des idées qu'elle développera dans ses romans plus importants et fameux : l'exaltation du mariage d'amour contre le mariage forcé n'en est qu'un. Quelqu'un à ce propos a parlé de féminisme *ante-litteram* : nous préférons mettre en relief la modernité de ces thèses, mais aussi leur « extravagance » par rapport à l'époque dans laquelle elles se situent. Le modèle féminin, indépendant et délivré du poids du regard masculin, que ces vingt harangues proposent est tout à fait hors des schémas que la société et la culture imposaient. Prenons par exemple les trois « amantes éconduites » présentes dans l'œuvre : Erminie, Briséis et Enone témoignent de la dignité, de la force psychologique et du caractère qu'une femme, malgré l'épreuve socialement menaçante à laquelle elle est soumise, peut démontrer.

L'« écriture amoureuse⁶⁰ » qui se manifeste dans *Les Femmes illustres* fait donc de Madeleine l'héritière de d'Urfé, nouvelle « peintre de l'âme », auteur capable de décrire avec toutes les nuances possibles « l'anatomie d'un cœur amoureux ⁶¹».

4. Conclusion

Il est temps de fermer notre fenêtre. Cependant, nous le faisons avec la conscience que ce voyage dans le premier XVII^e siècle nous a permis d'entrevoir beaucoup de pistes de recherche encore ouvertes pour comprendre une époque et des auteurs sur lesquels la critique s'est déjà beaucoup exprimée mais qui recèlent, à notre avis, encore des surprises.

Les Femmes illustres est une œuvre qui, d'un côté, correspond parfaitement aux goûts et à la culture du public auquel elle s'adresse. Mais une lecture plus approfondie fait véritablement de ce recueil d'harangues « un miroir qu'on promène le long d'un chemin » : c'est l'itinéraire que la société des années 1640, en grande fermentation politique, sociale, culturelle, voire morale, avait entrepris. Un voyage à la recherche et vers la modernité, qui devait s'exprimer dans tous les domaines, même dans le sens d'une nouvelle vision et position de la femme à l'intérieur de la vie active et d'une revendication de son rôle dans l'Histoire de l'humanité⁶².

¹Cfr. R. Galli Pellegrini, *Les Femmes illustres de Georges de Scudéry*, in *La prosa francese del primo Seicento*, Cuneo, Saste, 1977, p.96.

² G.B. Manzini, *Les Harangues ou Discours Académiques*, trad. de G.de Scudéry, Paris, A. Courbé, 1642.

³Cfr. R. Galli Pellegrini, *Les Femmes illustres de Georges de Scudéry*, cit., p.101.

⁴ J. Rohou, *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, Paris, Seuil, 2002, p.202 et 213.

⁵ P. Richelet, *Dictionnaire françois*, Genève, J.H.Widerhold, 1680,

<http://gallica.bnf.fr/Catalogue/noticesInd/FRBNF37252284.htm>. Malgré leur distance chronologique des *Femmes illustres*, les dictionnaires de Richelet (1680), de Furetière

(1690) et de l'Académie (1694) ont été nos œuvres de référence. Cela parce que nous croyons que leurs définitions représentent l'aboutissement des débats lexicaux et lexicologiques qui avaient animé le XVII^e siècle.

⁶ *Ibidem*.

⁷ Parmi les études les plus intéressantes nous citons Ph. Bousquet, "L'héroïsme féminin au XVII^e siècle entre admiration païenne et représentations chrétiennes", dans *Les Femmes au Grand Siècle*, Actes du 33^e congrès annuel de la North American Society for Seventeenth Century French Literature, tome II, Tübingen, Biblio 17, Gunter Narr, 2003, pp.93-108 ; N.Hepp, "La notion d'héroïne", dans *Onze études de l'image de la femme dans la littérature française du XVII^e siècle*, W.Leiner éd., Tübingen, Gunter Narr, 1984, pp. 11-24; C.Pascal, *Les Recueils de femmes illustres au XVII^e siècle*, communication à la journée d'étude de la SIEFAR : "Connaître les femmes de l'Ancien Régime : la question des recueils et dictionnaires" (Paris, juin 2003), <http://www.siefar.org/DicoDicoPascal.html>.

⁸ Nous citons seulement quelques-uns des recueils apologétiques parus dans la même période que *Les Femmes illustres* : H. de Coste, *Les Eloges et les vies des Reynes, des Princesses et des Dames illustres en Piété et Courage et en Doctrine, qui ont fleury en notre temps, et du temps de nos Pères. Avec l'explication de leurs Devises, Emblèmes, Hiéroglyphes et Symboles*, 1647 ; F. Dinet (le Père), *Le Théâtre françois des seigneurs et dames illustres*, Paris, N. et J. de La Coste, 1642 ; J. Du Bosc (le Père), *La Femme héroïque ou les Héroïnes comparées avec les Héros en toute sorte de vertus et, à la fin de chaque comparaison plusieurs réflexions morales*, Paris, chez Nicolas et Jean de La Coste, 1642 ; F. de Grenaille, *La Gallerie des dames illustres*, Paris, Toussaint Quinet, 1642 ; P. Le Moyne (le Père), *La Gallerie des femmes fortes*, Paris, A. de Sommaville, 1647.

⁹ Cfr. la fiche "Femmes illustres"

(www.artamene.org/encyclopedie.php?Femmes_illustres) rédigée par Barbara Selmecci à l'intérieur du site www.artamene.org.

¹⁰ "Héroïnes au XVII^e siècle", fiche rédigée par Barbara Selmecci à l'intérieur du site www.artamene.org.

¹¹ D. Kuizenga, *Ecriture à la mode/modes de réécriture : « Les Femmes illustres » de Madeleine et Georges de Scudéry*, in *La Femme au XVII^e siècle*, Actes du Colloque de Vancouver – University of British Columbia (5-7 oct 2000), R.G.Hodgson éd., Tübingen, G.Narr, 2002, p.161.

¹² L'article de Kuizenga est une intéressante analyse des variations que les héroïnes ovidiennes manifestent dans la transposition scudérienne (*Ecriture à la mode/modes de réécriture : « Les Femmes illustres » de Madeleine et Georges de Scudéry*, cit.).

¹³ Pour le texte des harangues nous renvoyons au site www.femmes.illustres.farum.it qui contient l'édition numérique de l'œuvre des Scudéry d'après l'édition de 1654.

¹⁴ *Le XVII^e siècle, une révolution de la condition humaine*, cit.

¹⁵ *Ibidem*, p.145.

¹⁶ A.Furetière, *Dictionnaire universel*, La Haye et Rotterdam, A. et R. Leers, 1690, (Paris, SNL, Le Robert, 1978). <http://gallica.bnf.fr/Catalogue/noticesInd/FRBNF37234801.htm> (« généreux »).

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Voir à ce propos E.Bricco, "Dans le salon des Femmes Illustres. Pacte auctorial et communication péritextuelle", *Publiforum*, 2, 2005, URL : <http://www.publiforum.farum.it/n/02/bricco.php>.

¹⁹ P.Richelet, *Dictionnaire françois*, cit.

²⁰ A.Furetière, *Dictionnaire universel*, cit.

²¹ *Le Dictionnaire de l'Académie française*, cit., http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/ACA_DEMIE/PREMIERE/ (« gloire » et « honneur »).

²² Cfr. Anna Giaufret, « Les énonciatrices ou le « je(u) » féminin », *Publif@rum*, 2, 2005, URL : <http://www.publiforum.farum.it/n/02/giaufret.php> et Micaela Rossi, "Figuration et mise en scène de l'orateur : réalisations de l'ethos dans *Les Femmes Illustres* des

Scudéry ", *Publif@rum*, 2, 2005, URL : <http://www.publifarum.farum.it/n/02/rossi.php>.

²³ "Que l'amour ne doit point mourir avec l'amante" (Argument, Sixième harangue); "Que la mort est plus fâcheuse en la personne aimée qu'en soi-même" (Argument, Dix-neuvième harangue).

²⁴ "Que l'on doit se conserver pour la personne aimée" (Argument, Quatrième harangue); "Qu'on peut estre esclave et Mestresse" (Argument, Douzième harangue); "Que l'amour conjugale doit surpasser toutes les autres" (Argument, Quinzième harangue).

²⁵ "L'eroismo vi ha una parte minore, e in pochi casi l'eroina si trova in dilemmi tragici. Se si fa eccezione della vicenda di Polissena [...] e di Alceste [...] gli argomenti delle rimanenti diciotto *harangues* appaiono legati a quella casistica psicologica e sentimentale nella quale si specializzerà la *Préciosité*. [...] Abbiamo parlato di eroismi e di conflitti drammatici nel contenuto del primo volume: nella seconda raccolta l'orientamento di Scudéry appare notevolmente modificato. La casistica etica-psicologica, dove ampia parte è riservata all'etica del comportamento amoroso, rappresenta la tematica quasi costante della raccolta e l'autore modifica palesemente le sue scelte contenutistiche, sviluppando gli argomenti su cui si discuteva talvolta nelle *ruelles* preziose." (R.Galli Pellegrini, cit, p.103 et p.104).

²⁶ "...j'ai taché de faire mes héroïnes éloquentes, mais je n'ai pas jugé que l'éloquence d'une dame dût être celle d'un maître aux arts. Les ruelles et les classes, les collègues et le Louvre, la Cour et l'Université ont des manières aussi différentes que si c'étaient des peuples fort éloignés, et quiconque ferait voir une demoiselle du pays latin aux jeunes gens de la Cour, ils la regarderaient comme un monstre et la traiteraient de ridicule." (G. de Scudéry, « Epître aux dames » in *Les Femmes illustres ou les harangues de Monsieur de Scudéry*, Paris, A. de Sommaville, 1642, Paris, côté-femmes édition, 1991, p.29, c'est nous qui soulignons.)

²⁷N. Hepp, *Féminité, culture de l'esprit et vie mondaine au XVII^e siècle*, in *Vie des salons et activités littéraires de Marguerite de Valois à Mme de Staël*, Presses Universitaires de Nancy, 2001, p.14.

²⁸ *Ibidem*, p.13.

²⁹ Il s'agit de "Amarylle à Titire". Sergio Poli a consacré un article très intéressant à cette harangue : "Harangues et genres littéraires: de la rhétorique à l'idéologie. Sur une harangue exemplaire des « Femmes Illustres » de G. de Scudéry ", *Publif@rum*, 2, 2005 , URL : <http://www.publifarum.farum.it/n/02/poli.php> .

³⁰ Paris, T. du Bray, 1630.

³¹ Paris, A. Aubry, 1655.

³² *Remarques sur la langue françoise, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, Paris, Vve J. Camusat et P. Le Petit, 1647.

³³ "Il faudrait, pour ne s'exposer pas à une si fâcheuse aventure, refuser l'amitié de tous les honnêtes gens" (Septième harangue, *Erminie à Arsète*, c'est nous qui soulignons.) "Comme les astres luisent aussi bien sur la fange que sur les pierreries et que les stupides voient le soleil comme les honnêtes gens, la beauté fait des conquêtes honteuses aussi bien que d'honorables et sa puissance va souvent plus loin qu'elle ne désirerait." (Huitième harangue, *Hélène à Pâris*, c'est nous qui soulignons.) "...vous avez tort de parler de Rome comme d'un lieu à qui rien ne manque pour rendre un honnête homme heureux , et de nos forêts comme d'un séjour où l'on ne peut rien trouver qui raisonnablement puisse satisfaire une personne d'esprit. " (Cinquième harangue, *Amarylle à Tytire*, c'est nous qui soulignons.)

³⁴ Voir à ce propos G.Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972 ; G. Prince, *Introduction à l'étude du narrataire*, "Poétique", n° 14, Paris, Seuil, 1973, p. 178-196 ; U. Eco, *Lector in fabula*, trad. française, Paris, Grasset, 1985 ; M.Picard, *La lecture comme jeu*, Paris, Minuit, 1986.

³⁵ Les notes prises pendant un cours magistral de Rosa Galli Pellegrini ont été de précieuses références à la rédaction de ce paragraphe : qu'elle trouve ici la gratitude d'une de ses anciennes élèves.

³⁶Ce sont les œuvres que le chevalier de Méré publie à la fin du siècle qui résument le débat qui s'était produit autour de la définition de *l'honnête homme* : "sous Louis XIV, le modèle évolue vers un nouveau type. Courtisan, il est surtout soucieux de plaire au roi. L'apparence et la mondanité l'emportent et triomphe le "bel esprit" : légèreté et virtuosité." (<http://gallica.bnf.fr/themes/LitXVII8.htm>).

³⁷cit.

³⁸ Paris, Camusat.

³⁹En 1632 il avait publié *L'Honneste femme* (Paris, P. Billaine), œuvre qui eut un grand succès, elle aussi marquée d'une très grande sévérité en matière de mœurs.

⁴⁰Nous en citons seulement quelques-uns : *L'Honnête fille* (Paris, Jean Pasle, 1640), *L'Honnête garçon* (Paris, T.Quinet, 1642), *L'Honnête mariage* (Paris, A.de Sommaville, 1640), *La Bibliothèque des Dames* (Paris, A.de Sommaville, 1640), *Les Plaisirs des Dames* (Paris, Clousier, 1641).

⁴¹"Je n'instruis pas proprement une Religieuse, mais aussi je ne descris pas une libertine. Je dépeins l'Honnête Fille [...] Je prends garde d'ajuster ma description aux filles du monde, mais j'ai soin de ne la pas rendre du tout mondaine [...] Je la rends sensible à la piété sans la rendre superstitieuse ; je lui permets un amour honneste et luy defends les affections vicieuses." (Préface à *L'Honnête fille*).

⁴²*Artamène ou le Grand Cyrus*, Paris, Courbé, 1654. Pour une consultation complète et rapide du roman de Mlle de Scudéry nous renvoyons au site www.artamene.org.

⁴³ Doralise à la Princesse Panthée : « Un honneste homme tel que le définirait un de ces sept Sages de Grece, dont on parle aujourd'huy tant dans le monde, se pourroit trouver sans qu'il eust rien aimé : car ces gens là n'y veulent autre chose, sinon qu'il sçache bien s'aquitter des affaires dont il se mesle : qu'il ait du sçavoir, de la probité, du courage, et de la vertu. Mais un honneste homme tel que je le veux,

outre les choses absolument nécessaires, doit encore avoir les agreables : et c'est ce qu'il est absolument impossible de trouver, en un homme qui n'a jamais rien aimé. En effet Madame, poursuit Doralise, remettez vous un peu en la memoire, tous les jeunes gens que vous voyez entrer dans le monde et cherchez un peu la raison pourquoy il y en a tant dont la conversation est pesante et incommode : et vous trouverez que c'est parce qu'il leur manque je ne sçay quelle hardiesse respectueuse, et je ne sçay quelle civilité spirituelle et galante, que l'amour seulement peut donner [...] Nul ne peut être honneste homme achevé, qui n'a point aimé, c'est-à-dire cherché à plaire [...] L'amour seul fait les véritables honnestes gens. » (*Le Grand Cyrus*, Partie 5, livre 1, Page 2759 , page 39 dans l'édition de 1656, http://www.artamene.org/cyrus.xml?partie=5&livre=1#page_2758).

⁴⁴Voir par exemple *Le Secrétaire à la mode, ou méthode facile d'écrire selon le temps diverses lettres de compliments, amoureuses et morales* (Paris, 1641) où l'auteur, Jean Puget de La Serre, fait un inventaire des types de lettres et propose une rhétorique du genre épistolaire. En 1651 La Serre publie une réédition de son *Secrétaire*, augmentée de plusieurs modèles de conversations galantes entre « un Cavalier et une Demoiselle ».

⁴⁵ En 1632 Théophraste Renaudot avait fondé à Paris, Rue de Calandre, un "Bureau d'adresse", institution polyédrique et multifonctionnelle qui offrait plusieurs services, parmi lesquels il y avait une sorte d'université libre qui organisait des rencontres hebdomadaires à sujet multiple. Les textes de ces conférences furent réunis en quatre volumes et publiés en 1638 sous le titre de *Recueil général des questions traitées es conférences du Bureau d'adresse, sur toutes sortes de matières, par les plus beaux esprits de ce temps*, (Paris, L. Chamboudry, 1655-1656). Cette œuvre nous offre un répertoire très intéressant et riche des intérêts mondains, parmi lesquels on trouve la littérature, la

médecine, la physique et la chimie, les sciences naturelles, la grammaire, la politique, la magie et la morale.

⁴⁶ Voir à ce propos nos articles : *Le "statut" du roman dans la première moitié du XVII^e siècle: à propos de quelques œuvres et auteurs "mineurs" (Gerzan, Guérin de Bouscal, "Axiane")*, in *Préfaces romanesques*, éd. réunies par Kozul M., Herman J., Pelckmans P., Peeters K., Actes du XVe Colloque international de la SATOR, Louvain- Anvers, mai 2003, Louvain, éd. Peeters, coll. « La République des Lettres », vol. 23, 2005; *Stratégies narratives selon Fancan, "Studi Francesi"*, n°131, maggio-agosto 2000, pp.245-254 ; *Les Romanciers rusés de la première moitié du XVII^e siècle, in Ecriture de la ruse*, Actes du XIII^e Colloque de la SATOR (mai 1999), E.Grodek éd., Rodopi, Amsterdam-Atlanta, 2000, pp.145-161 ; *Alla ricerca di uno "statuto" del romanzo nella Francia del primo Seicento*, "Quaderni del dipartimento di Lingue e Letterature Straniere Moderne", n°10, Genova, Tilgher, 1998, pp.27-40 et notre thèse de Doctorat: *La poetica del romanzo in Francia nella prima metà del XVII secolo*, Tesi di Dottorato VII ciclo, Università di Torino, 1995, Vol. I e II.

⁴⁷Dans une conversation sur l'invention des fables qui figure au tome X de *Clélie* (1661) on affirme « l'utilité de cette espece d'ouvrage [les romans], où l'on pourroit trouver de l'expérience sans l'aide de la vieillesse, des leçons sans sévérité, des plaisirs sans crime, des Satyres innocentes, du jugement qui ne coûteroit rien, et le moyen d'apprendre cet art du monde, sans lequel on ne peut jamais estre agreable. » (cité par H.Coulet, *Le Roman jusqu'à la Révolution*, Paris, Colin, 1968, tome II, p.57, c'est nous qui soulignons.)

⁴⁸A. Furetière, *Dictionnaire universel*, cit.

⁴⁹P. Richelet, *Dictionnaire françois*, cit.

⁵⁰ *Le Dictionnaire de l'Académie françoise*, tome premier (A-L), Paris, chez la veuve de Jean Baptiste Coignard, 1694, <http://www.lib.colet.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/ACADEMIE/PREMIERE>.

⁵¹ Paris, T. du Bray, 1627.

⁵² "Je ne me suis servy de l'Antiquité que pour donner une couleur estrangere au bien ou au mal de nostre temps [...] Comme i'ay voulu rapporter le tout à nos mœurs et à nostre temps, i'ay accomodé plusieurs antiquitez de la Grece à des choses de nostre siecle, et leur ay donné la grace des mots françois." (A.Mareschal, « Préface » à *La Chrysolite ou le secret des romans*, cit.).

⁵³G.de Scudéry, Préface à *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, Paris, A. de Sommaville, 1641-1644.

⁵⁴ Voir à ce propos l'étude magistrale de G. Molinié, *Du roman grec au roman baroque*, Université de Toulouse – Le Mirail, 1982.

⁵⁵ G.de Scudéry, « Préface » à *Ibrahim ou l'illustre Bassa*, Paris, A. de Sommaville, 1641.

⁵⁶ C'est la distinction capitale que fait Céliquée quand elle plaide sa cause devant Léonide: « J'ai ouï dire, grande Nymphé, qu'on peut aimer en deux sortes : l'une est selon la raison, l'autre selon le désir : Celle qui a pour règle la raison, on me l'a nommée amitié honnête et vertueuse, et celle qui se laisse emporter à ses désirs, amour. Par la première, nous aimons nos parents, notre patrie, et en général et en particulier tous ceux en qui quelque vert reluit ; par l'autre, ceux qui en sont atteints sont transportés comme d'une fièvre ardente et commettent tant de fautes que le nom en est aussi diffamé parmi les personnes d'honneur que l'autre est estimable et honoré. » (H.d'Urfé, *L'Astrée*, II^{ème} partie, éd. Vaganay, t.II, p.61.

⁵⁷*Le Dictionnaire de l'Académie françoise*, cit., <http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/dicos/ACADEMIE/PREMIERE> (« affection », « amitié », « amour », « passion »).

⁵⁸ Fiche "Raison et passion" (http://www.artamene.org/encyclopedie.php?Raison_et_pasion) rédigée par Claude Bourqui à l'intérieur du site <http://www.artamene.org>.

⁵⁹ *Ibidem*.

⁶⁰Cfr. C.Venesoen, *Madeleine de Scudéry et la "défense du sexe"*, PFSCCL, vol.XIII, n°25, 1986, p.129.

⁶¹"[Sapho-Madeleine] exprime mesme si delicatement les sentimens les plus difficiles à exprimer ; & elle sçait si bien faire l'anatomie d'un cœur amoureux [...] qu'elle en sçait descrire exactement toutes les jalousies ; toutes les inquietudes ; toutes les impatiences ; toutes les joyes ; tous les dégoûsts ; tous les murmures ; tous les desespoirs ; toutes les esperances ; toutes les revoltes ; & tous ces sentimens tumultueux, qui ne sont jamais bien connus que de ceux qui les sentent , ou qui les ont sentis." (*Artamène ou Le Grand Cyrus*, t.X, réimpression de l'éd. de Paris, 1656, Genève, Slatkine reprints, 1972, pp.333-334, cité par C. Venesoen, cit., p.129).